

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 5. QUEBEC, 28 DECEMBRE, 1844, No. 43.]

POESIE.

JACQUES ET JEAN.

Jacques et Jean, se promenant,
 Au pied d'un arbre se trouvèrent.
 Cet arbre avait des fruits d'un aspect si tentant,
 Que tous les deux les enviaient.
 Mais les cueillir !... si loin qu'ils en étaient,
 Ce n'était pas chose facile ;
 Lequel sera le plus habile ?
 Tandis qu'ils y réfléchissaient,
 Jean le premier aperçoit une échelle,
 Grande et solide autant qu'on peut le souhaiter.
 Il s'élançé vers elle,
 Et va pour y monter.
 O ciel ! elle est pleine de boue !
 Il se recule et se secoue,
 Tant il craint son contact, tant même il est fâché
 Si près de s'en être approché !
 Jacques, moins délicat, aussitôt s'en empare.
 Jean à ses yeux n'est qu'un pauvre nigaud,
 Ridicule autant que bizarre.
 Lui, dans un clin d'œil est en haut ;
 Et dès qu'il a repris haleine,
 Il cueille les beaux fruits sans fatigue et sans peine :
 Puis fièrement s'assied au premier échelon,
 Et là, raillant son compagnon,
 De fange tout couvert, mais bouffi d'amour propre,

Il dit à Jean qu'il regarde en pitié :
 " Pour monter promptement, tu vois, ce n'est pas propre,
 C'est haut qu'il faut un marchepied "

Et Jean, que devint-il ? me direz-vous sans doute ;
 A monter put-il parvenir ?
 — Jean monta doucement : il fut long-temps en route ;
 Mais s'éleva sans se salir.

MME ADELÈ CALDELAR.

Mélanges Littéraires.

UNE VEILLE DE NOCES.

(Suite et fin.)

— Je reconnais trop les habitudes de la campagne pour ne pas m'y soumettre ; Jacques, dit M. Aubry, vous avez des affaires qui vous forcent à être debout de bonne heure, par conséquent, menez-nous à notre chambre et faites-nous éveiller de bon matin.

Le brave fermier alluma une lampe et conduisit M. Aubry à la chambre qu'on lui avait préparée. C'était une grande et sombre pièce à laquelle appartenait un cabinet éclairé par la fenêtre donnant sur la face gauche de la maison où se trouvait le hûcher de fagots. On avait préparé dans ce cabinet un lit pour Marguerite, qui, se couchant tout habillée, ne tarda pas à partager le sommeil qui régnait dans toute la maison.

Deux heures après, Marguerite fut éveillée par le bruit de la pendule qui sonnait minuit. Son premier sommeil ayant rafraîchi son sang, soulevé par tant d'émotions diverses, elle se laissa aller aux idées caressantes et joyeuses de l'avenir qui se préparait pour elle. Le ciel s'était dégagé de ses lourds et opaques nuages ; elle se leva et alla jeter un coup d'œil sur la grande route, qu'elle pouvait apercevoir de sa fenêtre. Le bruit de la forêt arriva encore à elle, mais cette fois incertain et faible comme un rêve : tout était silence et solitude. Au bas du coteau où était situé la ferme, on distinguait vaguement le grand étang du village d'Averghem dormant sous les rayons d'une pâle et froide lune de novembre. Devant et derrière la ferme s'étendaient les deux grands bras de la forêt de Linthout, encadrant le paysage d'une sombre ligne de ténèbres qui, parfois, s'emblaît s'animer sous les violentes rafales du vent de nuit. Toute cette triste et humide nature fit peur à Marguerite, qui se hâta de regagner son lit en aspirant après le jour.

Il y avait à peine cinq minutes qu'elle s'était recouchée, lorsqu'elle crut entendre un murmure confus comme celui de plusieurs personnes parlant à voix basse. Elle se dressa sur son lit pour mieux saisir les sons ; mais en ce moment une terrible raffale vint soulever les hêtres de la forêt, qui poussa un long et lugubre gémissement. Marguerite se signa ; il lui sembla que quelque grand danger était proche, elle essaya de prier Dieu et de le détourner d'elle, mais le murmure des voix s'éleva plus distinct et semblait partir de dessous sa fenêtre.

Elle retint sa respiration pour mieux entendre, et se convainquit que plusieurs hommes conversaient à voix basse autour de la ferme, mais elle ne put saisir un seul mot.

Haletante, d'anxiété, elle se demanda quel dessein amenait à une pareille heure des hommes qui semblaient craindre de révéler leur présence. Un affreux souvenir se présenta à son esprit et vint la glacer d'épouvante.

Aussitôt un coup retentissant frappé à la porte de la ferme la tira de sa stupeur ; des voix parlaient haut maintenant et se répondaient.

— Que voulez-vous ? qui êtes vous ? demandait la voix mâle de Jacques Leroi.

— Ouvrez et vous le saurez, lui répondit-on.

— Je n'ouvre qu'aux gens que je connais, et vous êtes masqués ou noircis tous. Si vous voulez de l'argent, je vas vous jeter ce que j'ai ; si vous voulez entrer de force dans la ferme, vous pourriez bien vous en repentir.

— Allons donc, pas tant de paroles : veux-tu ou non nous ouvrir ?

— Non.

— Le béliet, alors reprit la voix.

Quatre hommes s'avancèrent dans l'ombre ; portant une longue et pesante poutre avec laquelle ils s'approchèrent de la porte.

Pendant ce rapide colloque, M. Aubry s'était levé et avait été avertir les valets, qui arrivèrent bientôt auprès de leur maître, armés chacun d'un fusil double.

— Si vous voulez essayer de la fuite avec votre fille, dit le fermier à M. Aubry, un des garçons va vous offrir la porte qui donne sur la forêt ; mais la maison peut être cernée, et le plus sûr est de rester, je pense. D'ailleurs, quelques coups de fusils mettront ces bandits à la raison.

— Dieu le veuille, dit le père de Marguerite, pâle d'épouvante.

Tout à coup la maison vibra sous un formidable coup de bellier que les bandits venaient d'appliquer sur la porte de la ferme. Le fermier et les valets s'élançèrent aux croisées. Les brigands ramenaient en ce moment la poutre pour lui imprimer une plus violente impulsion, lorsque trois coups de feu partis des croisées abbatirent trois des assaillants, qui roulèrent dans la fange en poussant des cris de douleur et de rage.

Les bandits ne s'étaient pas attendus à cette rude riposte. Cependant ils reprirent courage à la voix de leur chef, qui, armé d'un levier en fer, guidait l'attaque sans paraître se soucier du feu meurtrier qui partait de la ferme.

Tout à coup l'attaque sembla suspendue ; les chauffeurs, abandonnant leur béliet, s'occupèrent des blessés, qu'ils portèrent dans une charrette stationnant à quelques pas de la ferme, sur la grande route. Le silence parut se rétablir ; on n'entendit plus que le bruit des pas qui s'éloignaient et des gémissements des blessés qui s'élevaient dans l'air calme de la nuit.

Le danger semblait passé. M. Aubry, à qui l'animation de cette scène paraissait avoir rendu quelque énergie, se dirigea vers la chambre de sa fille pour la rassurer, lorsqu'il s'aperçut que sa porte était fermée en dedans. Attribuant d'abord cette circonstance à la terreur que l'attaque des chauffeurs devait avoir jeté dans le cœur de la jeune fille, il se disposait à l'appeler, lorsque le bruit d'une vitre qui se brise avec violence se fit entendre dans la chambre et vint lui rendre toutes ses terreurs. Un plus horrible drame se passait dans la chambre de Marguerite.

Désespérant de s'emparer par la force d'une maison aussi bien défendue, le chef des bandits cherchait de l'œil quelque moyen d'enlever la ferme par surprise, lorsque ses regards tombèrent sur la pile de fagots entassés sous la fenêtre du cabinet où Marguerite, brisée d'épouvante, attendait avec anxiété la fin de l'attaque. Souple et vigoureux, le hardi chauffeur eut bientôt atteint le sommet du bûcher qui n'était séparé que de quelques pieds du niveau de la fenêtre ; puis

se faisant un appui d'un poignard qu'il planta entre les briques de la muraille, il s'élança et atteignit le bord de la croisée. Certain maintenant du succès, il se retourna, fit signe à ses compagnons de le suivre sans faire de bruit, et bientôt une vingtaine d'hommes hideux, noirs, armés d'armes étranges et terribles eurent rejoint leur formidable chef.

Aucun bruit ne se faisant plus entendre, le calme était rentré dans l'âme de Marguerite et son cœur adressait une prière à Dieu, qui l'avait sauvé des chauffeurs, lorsque soudain un bruit violent se fit entendre à sa croisée et une horrible apparition s'offrit à ses yeux.

A travers les vitres brisées de la fenêtre, qu'éclairait un rayon pâle de la lune, une tête hideuse, noire, et dont les regards flamboyaient dans l'ombre comme deux prunelles de tigre, apparut menaçante; Marguerite poussa un cri terrible, et animée par un inexprimable sentiment de force et de courage, elle s'élança vers le bandit, dont les regards semblaient vouloir la magnétiser. Alors commença une effroyable lutte. La jeune fille ayant saisi le chauffeur par les longues boucles noires de sa chevelure, se jeta sur le plancher en attirant à elle de toutes ses forces, que décupait une sorte de frénésie, la tête du chauffeur, qui poussa bientôt de sourds râlements. Au dehors, les bandits voyant le danger que courrait leur chef, s'épuisaient en vains efforts et vociféraient d'horribles blasphèmes, sans pouvoir parvenir à le dégager d'une position où, le cou serré contre le bord de la croisée, il devait infailliblement étouffer. Bientôt les forces du bandit semblèrent l'abandonner; il tenta un dernier effort pour se dégager de la puissante étreinte qui le retenait, poussa un dernier râlement, ses muscles se détendirent et son corps tomba étendu, lourd et inerte, sur le plancher.

A cette vue, les chauffeurs jetèrent un cri, et, s'élançant en désordre du bâtiment, ils prirent la fuite dans toutes les directions.

Lorsque le fermier et M. Aubry entrèrent dans la chambre de Marguerite, après en avoir enfoncé la porte, ils trouvèrent la jeune fille, pâle et raidie, couchée sur le plancher et tenant dans ses mains crispées les boucles de la noire chevelure du bandit, qui semblait ne plus respirer. Cependant, bientôt ses traits s'animèrent, son œil se rouvrit, menaçant et terrible, et sa voix affaiblie se fit jour à travers son cou meurtri.

— Qu'on ne leur fasse aucun quartier; au feu tous! s'écria-t-il.

M. Aubry recula d'effroi en attendant cette voix; puis, s'approchant du lit où on l'avait couché et où le surveillaient trois valets de ferme, il reconnut dans le chef des chauffeurs Albert Degreef, son futur gendre, le fiancé de sa fille!...

Les crimes nombreux commis par ces brigands réclamaient une prompt punition, et trois jours après l'attaque de la ferme, l'échafaud se dressait à Bruxelles pour Albert Degreef et dix de ses complices. Il mourut plein d'audace et de courage, sans connaître la main à laquelle il devait la mort.

Une circonstance singulière termina les jours de la fille de M. Aubry. Depuis le moment où on avait dégagé Albert Degreef de ses mains, elle resta plongée dans une catalepsie profonde, dont elle ne sortit qu'au moment où la tête de son amant roulait dans le fatal panier.

— Je l'ai bien reconnu, dit-elle; j'avais tant de fois caressé sa chevelure que je ne pouvais m'y tromper. Il viendra me chercher cette nuit. Le repas de noce est commandé! Nous aurons des convives sans tête, tous ses amis m'a-t-il dit.

Elle mourut le soir, avec un sourire d'ange sur les lèvres.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 28 DECEMBRE 1844.

Les choses et les hommes.

EXAMINÉS A VUE D'OISON.

SALMIGONDIS.

UN DINER DE NOEL.

L'époque actuelle est un temps de fêtes et de réjouissances ; chacun fait quelque effort pour célébrer l'arrivée d'un rédempteur et en même temps de se féliciter soi-même de n'être point mort durant l'année qui vient de finir.

Son Excellence le Très-honorable sir Charles Metcalfe a cru devoir profiter de cette saison hospitalière de vœux et de grimaces pour réunir à sa table les ministres responsables qui ont bien voulu se charger des affaires publiques, de l'exécration générale et de mille à quinze cents louis par année. Je veux raconter à mes lecteurs comment mon petit doigt m'a raconté que cette solennité de famille s'est passée. Je n'énumérerai point les gigots, les roastbifs, les plumpuddings, les côtelettes qui se sont consommées, ce serait peu intéressant, surtout pour ceux de mes lecteurs qui n'ont pas l'avantage de pouvoir imiter cette ripaille gouvernementale ; par exemple j'essaierai de leur donner une idée des belles choses qui se sont débitées, des toasts nombreux qui se sont bus et des *speeches* qui feraient pâlir les tailleurs les plus décousus dont l'honorable compagnie s'est mutuellement régälée.

Allons, allons, à table ; voici un domestique en livrée, en bas blanc, chapeau sous le bras, qui fait trois saluts respectueux en frottant méthodiquement le parquet de sa semelle ; il annonce un à un les ministres qui composent le cabinet et enfin sir Allan McNab qui dit-on l'a composé en grande partie. Chacun se place devant un siège ; le valet se retire et revient annonçant à haute voix : Son Excellence le gouverneur-général ! la porte s'ouvre à deux battans et sir Charles Metcalfe, paraît suivi de M. le capitaine Higginson, de son docteur M. Pollock et de deux aides-de-camp, ficelés, enmoustachés, et dont le corps menace de se diviser en deux sections à l'endroit qu'entoure leur ceinture. Le valet les suit, ferme la porte et vient se mettre en position derrière le gouverneur. De tout ce monde-là c'est lui (le valet) qui a l'air le mieux élevé.

Le gouverneur s'assoit ; tous les convives suivent son exemple. Près de lui à droite est sir Allan McNab, puis M. Viger, puis un aide-de-camp, puis M. Smith, puis M. le docteur Pollock, puis M. Papineau, enfin M. Daly. À sa gauche sont M. Draper, M. Harrison, un aide-de-camp, M. Morris, M. Sherwood, M. Higginson et un aide de-camp.

M. Viger rompt le silence qui a suivi les saluts très-cérémonieux qu'on s'est faits en se plaçant à table. L'honorable monsieur ne mange point ; il parle ; son Excellence ne dit pas un mot ; elle mange. M. Daly boit quatre ou cinq coups de suite pour se donner un peu d'assurance. M. Draper sourit gracieusement à sir Allan McNab qui ne comprend pas ce que cela veut dire, mais lui rend son sourire ; M. Higginson lance à chacun un regard sournois et scrutateur à la fois ;

M. Pollock dévore, M. Smith fait le gros dos et prend des airs de grand homme ; il se dit en lui-même que si le gouverneur lui prêtait son uniforme il gouvernerait tout aussi bien que lui ; les aides-de-camp se mirent dans les vases d'argent qui sont vis-à-vis d'eux.

J'ai dit que M. Viger a rompu le silence. Il s'adresse à sir Allan McNab et lui dit en anglais qu'il regrette beaucoup de ne pouvoir lui parler en sa langue maternelle, la langue des Châteaubriand, des Bossuet, des Fénélon, des Montesquieu, des Guillaume Barthe ! Oh ! ajoute-t-il, mon cher sir Allan, de quelles jouissances n'êtes-vous point privé ? ne pouvoir comprendre tout ce que je pourrais vous dire si vous entendiez le français ! Mais on vous a calomnié, cher sir Allan, vous parlez français, j'en suis sûr.

SIR ALLAN (en anglais.) Non, je ne parle pas français ; mais je sais très-bien la langue gaulle, qui se rapproche beaucoup, comme vous savez de l'ancien idiôme gaulois. Vous devriez apprendre l'ancien gaulois, mon cher monsieur Viger, de cette façon nous pourrions avoir ensemble de ravissants entretiens.

M. VIGER (*suspirant.*) Hélas ! le tems est si court ! le poids des affaires de l'état ; la multiplicité des occupations que les rebelles d'ex-ministres nous donnent ; tout cela prend tellement tous les instants que me laissent le soin de mes pauvres petites affaires privées et la considération qu'il faut que je donne aux écrits dont la presse qui se dit libérale inonde journellement le pays à mon égard, que vraiment en eussé-je même le loisir je ne me sentirais point capable de l'application que nécessiterait l'étude d'une langue comme celle que vous parliez dans votre première patrie. (*S'adressant ensuite au gouverneur-général.*) Et combien de fois aussi j'ai regretté de ne pouvoir exprimer à votre Excellence en ma langue naturelle, les sentiments de loyale admiration qu'elle m'inspire. (*Une larme à l'œil.*) Quelle affreuse idée s'empare du moi, messieurs ! mes chers compatriotes, les canadiens que j'ai tant aimés, eux qui seuls pourraient me bien comprendre ne veulent pas m'entendre ; et aujourd'hui les seuls amis qui me restent ne me comprennent point ! (*Il tire sa tabatière, prend une prise douloureuse, pleure, s'essuie les yeux, puis le nez, enfin il prend une cuillerée de soupe et ce mets national lui redonne son à-plomb.*) Mais, votre excellence, je ne puis me faire à l'idée que vous ne parlez point français ; vous le comprenez bien un peu, un diplomate de votre rang doit parler ou du moins comprendre le français ?

LE GOUVERNEUR.—Hélas ! non, mon cher monsieur Viger je ne parle point le français, mais je connais presque tous les dialectes de l'Inde. Il y en a, je vous assure qui sont de la plus grande douceur sans manquer pourtant d'une noble énergie ; vous savez sans doute que ces langues se rapprochent toutes considérablement du sanscrit que l'on soupçonne être la première des langues parlées depuis la création et que c'est de cette mère commune que sont descendues toutes les autres.

M. VIGER.—J'ai eu maintes fois dans ma jeunesse la tentation de faire une étude spéciale de cette branche étonnante des connaissances humaines linguistiques ; mais mon attention s'étant plus particulièrement portée vers l'histoire et vers les enseignements utiles dont elle abonde et que je me proposais d'expliquer plus tard à ma propre patrie, je n'ai pu suivre cette première idée ; je le regrette d'autant plus qu'on me dit que des traces de caractères sanscrits ayant été retrouvés sur une pierre près de laquelle gisaient quelques vagues restes des ossements d'un anoplotherium magnum, animal antediluvien, ce qui prouverait alors que le sanscrit était parlé avant la confusion des langues. (*Il se tourne alors vers l'aide-de-camp qui est à sa droite.*) Vous monsieur, par exemple, vous parlez français ; alors ce sera sur vous que je me relancerai pour la conversation de la soirée.

L'AIDE-DE-CAMP.—Je suis vraiment contrit ; mais outre l'anglais je ne parle absolument rien que le chinois ; j'ai eu l'honneur d'apprendre ce singulier langage dans les expéditions de Canton et de Chusan.

M. VIGER.—Quoi, mon cher, vous êtes allé en Chine ; expliquez-moi donc la forme, les rouages, les ressorts de ce gouvernement phénoménal qui existe depuis tant de siècles, sans bouleversement populaire, sans secousse, sans révolution ?

L'AIDE-DE-CAMP.—Mon cher monsieur, j'étais en Chine pour aider en quelque sorte à renverser ce gouvernement-là et non point pour en étudier les ressorts ; j'ai vu en Chine des mandarins à un, à deux et à trois houtons, des femmes au teint olive, aux yeux obliques, aux pieds fabuleux ; j'ai vu des têtes rasées, des maisons aux mille couleurs ; j'ai vu du riz, des canards en quantités innombrables ; j'ai bu du thé beaucoup plus mauvais qu'à Londres ; mais je n'ai pas vu d'administration.

M. Viger lève les yeux au ciel en signe de désespoir, puis il laisse tomber son visage dans son jabot, déterminé à ne plus dire mot de la soirée.

Pendant que cette scène se passait, la soupe avait disparu, de même que les plats de résistance ; on avait couvert la table de mets plus friands, plus légers et qu'on traite avec moins de sérieux que ceux qui doivent apaiser le premier appétit. On parle davantage...excepté pourtant Son Excellence qui ne dit mot que lorsqu'elle est interpellée et qui mange de plus en plus, justifiant le proverbe qui ne serait vrai que si l'on désignait la soif de l'or : L'appétit vient en mangeant. Les aides-de-camp ont desserré considérablement leur ceinture. M. Papineau est à l'extrémité de la table où il se sent mal à l'aise ; on aimerait à lire sur son visage qu'il aime mieux fumer sa pipe près de son feu que de goûter ainsi à des grandeurs achetées au prix de la haine de ses concitoyens.

M. SMITH. (parlant très haut) Eh ! bien, sir Allan, tout va bien. Notre majorité se maintient, grâce à vos dix estimables compatriotes. Parlez-moi de cela ; il n'est pas de gens au monde qui ait comme les braves écossais le mérite de se soutenir entr'eux.

SIR ALLAN McNAB. (*saluant en souriant.*)—Et celui, bien plus grand quelquefois de soutenir les autres ; qu'en dites-vous, mon cher procureur-général ?

M. SMITH, avale un gougeon.

M. KERWOOD.—Il ne s'agit point de nationalité ; il n'y a plus désormais en Canada de distinctions nationales ; voyez, messieurs Viger et Papineau se sont dépopularisés pour maintenir la suprématie du gouvernement anglais. M. McNab est soutenu dans son élection par des hommes de toutes les origines et le ministère eût proposé un arabe comme orateur si les bédouins eussent exercé quelque influence sur son existence. Il n'y a que ces ignorants canadiens qui songent à l'honneur ; ils ne veulent point suivre les sages conseils d'un de leurs journaux qui leur recommande de faire comme les écossais de sir Allan McNab, de songer à leur intérêt avant de s'attacher aux principes. Nous ne sommes plus au tems des chevaliers errants ; les chevaliers du jour songent au solide.

LE CHEVALIER ALLAN McNAB tousse, se mouche et semble aussi mal à l'aise que si on lui parlait français.

M. DALY. (*un peu chaud*)—Qu'avez-vous fait là mon ami Sheer-block, . . . je veux dire Sherwood, vous allez choquer notre cher M. McNab ; vous devriez prendre garde car vous savez que c'est un homme qui en vaut dix.

M. SHERWOOD.—J'ai dit cela comme je dirais autre chose et je ne suis pas le seul qui sans le vouloir lâche quelque impertinence ; monsieur le secrétaire provincial devrait bien savoir qu'il ne reste au ministère que . . .

M. DRAPER.—Allons messieurs, vous savez que la plus grande unanimité doit régner dans un cabinet ; sans cela nul gouvernement ne serait possible. A pro-

pos, messieurs, ne serait-il point à propos de bien nous entendre sur ce que nous entendons par gouvernement responsable, afin de tous dire au dehors exactement la même chose ; car les opinions émises par quelques uns d'entre nous sont si contradictoires que je ne puis avec le front ministériel le plus bronzé du monde, entreprendre de les défendre toutes.

M. DALY.—Moi je comprends parfaitement le gouvernement responsable d'une manière pratique et très-claire. C'est le gouvernement de la majorité. Ainsi par exemple, son Excellence le gouverneur qui comprend la chose exactement comme moi a obtenu une majorité et avec cela on gouverne magnifiquement. Et puis avec une majorité que ne fait-on point ? Les gens de l'opposition réclament-ils contre les élections de quelques hommes élus un peu par la force, un peu par la corruption ? crac ! avec cette majorité on renverse pétitions et on maintient sa majorité. Et ce n'est point tout. On a eu le soin de protester contre les élections de membres appartenant à l'opposition ; on fait présenter des pétitions demandant justice et au moyen de cette majorité on renversa l'élection de ses ennemis, ce qui augmente considérablement la majorité car un membre qui d'un côté passe à l'autre compte pour deux.

M. LE DOCTEUR.—Mais dites-moi, messieurs, les membres de la majorité sont-ils tenus au même serment que ceux de la minorité.

M. SHERWOOD.—Certainement ; tout le monde fait serment d'agir au meilleur de son jugement pour l'intérêt de l'état ; or comment peut-on mieux servir l'état qu'en chassant de la chambre des rebelles qui ne cherchent que le pouvoir ?

UN AIDE-DE-CAMP.—C'est juste.

M. VIGER relevant vivement la tête.—Comme cela vous auriez donc l'espérance de faire entrer en chambre mon petit Barthe ?

M. SMITH.—Certainement, certainement.

M. VIGER.—Dieu soit loué ! Vous aurez rempli alors deux nobles buts. D'abord vous aurez acquis un ami fidèle, un serviteur dévoué et puis vous lui procurerez le salaire ordinaire des membres, ce qui diminuera considérablement les sacrifices que je suis obligé de faire pour soutenir ce cher enfant, le seul d'entre les canadiens qui ait voulu m'appuyer. (Il mange un morceau de dinde.)

M. DRAPER.—Mon cher monsieur Viger, vous savez combien je vous respecte ; eh bien ! vraiment, votre position me touche ; comment pouvez-vous demeurer au ministère sans avoir été élu.

M. VIGER.—Et vous monsieur ?

M. DRAPER.—Moi, je ne prétends point à la vaste popularité que vous réclamez et au nom de laquelle vous avez dû entrer au pouvoir.

M. DALY.—Le fait est qu'il n'y a à dire vrai, d'hommes populaires, dans le cabinet, que l'honorable procureur-général et moi. Quant au respectable monsieur des terres de la couronne son vote en faveur de sir Allan McNab l'a totalement perdu.

M. SHERWOOD.—Moi, je prétends que l'honorable président du conseil est très-populaire. Il a été élu, il y a quatre ans, à l'unanimité ; or un homme qui a possédé la confiance publique pendant dix jours, peut la posséder pendant dix ans, ergo l'honorable monsieur Viger est très-populaire.

Après un argument de cette force-là on boit un coup général.

[Le dessert à l'année prochaine, c'est-à-dire samedi.]

D'après les idées constitutionnelles passablement turques de l'honorable Smith, on traduit en français son titre de *Attorney general east*, par celui de *Procureur-Général oriental*.